

Laurent Vivante

Dans les yeux de
Jordana

Avant-propos de l'auteur

« Toute ressemblance avec des personnes ayant existé ou des faits réels ne saurait être que pure et fortuite coïncidence. »

Oui, mais..., non !

J'ai dû constater, à mon plus grand désarroi, que partir à l'assaut de l'écriture d'un roman, que l'on voudrait sorti de notre plus pure imagination, est une tâche extrêmement ardue. Des années durant, j'ai tenté d'inventer des personnages et des histoires, mais mon inventivité finissait par se tarir, inexorablement. Aucun de ces manuscrits n'a connu une fin honorable, malgré l'enthousiasme et les encouragements de ma famille et de mes amis.

J'ai donc pris le parti d'observer, tant mes propres agissements que ceux des personnes qui m'entourent. Et, en fin de compte, il a suffi de quelques faits réels bien choisis, issus de ma propre existence, pour faire décoller l'écriture des pages qui vont suivre. Les personnages, quant à eux, restent d'inspiration totalement personnelle.

Cher lecteur, tu dois également savoir qu'au départ, cette histoire avait été écrite pour un scénario de cinéma. En effet, au moment où j'en ai établi la trame, je suivais des cours d'écriture d'intrigues cinématographiques. C'est dans un deuxième temps, et sur conseil d'un auteur reconnu que j'ai transformé le scénario en roman. Tu peux me croire quand je te dis que cette transformation fut loin d'être une sinécure. Ceci explique la présence des quatre premiers

chapitres qui sont traités comme des retours dans le passé, des flashbacks. Tu trouveras d'autres analepses¹ enchâssées dans les chapitres qui suivent.

Après cette petite mise au point, je te laisse à ta lecture, en espérant qu'elle saura te plaire et t'émouvoir.

Bonne lecture.

¹ Figure de style pour narrer un évènement du passé

Flashback 1

Le « 12 »

Samedi, 12 août 1989, nuit.

Le Club le « 12 » regorge de jeunes qui viennent céder aux tentations de la danse et de l'alcool le temps d'une bonne soirée. Une dernière grande beuverie avant de reprendre le chemin des études durant lesquelles ils devront jouer aux enfants sages le temps du prochain semestre.

Il y a les déjantés et les soûlons,
les divorcés en mal de consolation,
les aguicheuses à la recherche d'une nuit de rêve ou d'une vie à deux et
les michetonneuses qui cherchent juste un verre offert ou le crapaud le plus dodu parmi ces messieurs en costard-cravate.

La plupart des regards de ces jeunes, femmes ou hommes, ne leurrent personne. Ils veulent du sexe. Trouver des partenaires, sobres ou bourrés, pour une nuit, pour baiser, encore et encore. Ils ressentent, dans leur pantalon ou sous leur jupe, ce besoin lancinant d'exorciser les lourdeurs

de la semaine, par la légèreté de la jouissance sexuelle que leur procure un bon coït.

À côté de cette faune en rut, il y en a pour qui ces envies libidinales ne sont pas le but unique à atteindre. Hugo et Tanguy, deux jeunes hommes d'environ 25 ans, sont de ceux-là. Ils sont les piliers, les accoutumés, les assidus du « 12 ».

Hugo,
un bon parti issu d'une bonne famille de la région et à qui tout, ou presque, tombe cuit à point dans le gosier, même ses relations amoureuses,
pantalons marine à pinces,
chaussures noires à lacets,
t-shirt bleu clair et
pull bleu foncé, manches nouées autour du cou.

Tanguy,
fils d'ouvriers divorcés, peu d'arguments pour se faire valoir à part une cérébralité presque hors norme, largement desservie par une timidité exacerbée,
jeans,
mocassins bleu foncé sans chaussettes,
chemise business blanche à boutons noirs et
blazer bleu foncé, manches légèrement remontées sur les avant-bras.

Lui, il cherche une femme qui sache l'emmener sur un chemin sentimental et romantique. L'amour de sa vie, pour lequel il serait capable de la sacrifier, sa vie. Et comme il se plaît à dire à qui veut bien l'entendre, il est l'homme d'une vie et pas l'homme d'une nuit.

Ils se faufilent entre le bar et la piste de danse. Se baladent nonchalamment entre les tables, leur verre à la main, tous leurs sens en éveil. Ils cherchent des filles sur lesquelles jeter leur dévolu.

Ils regardent tantôt à gauche, tantôt à droite,
ils épient,
ils repèrent,
ils matent.

Ils chassent, selon les dires d'Hugo. Ce qui fait sourire Tanguy.

Durant ces courtes pérégrinations, il arrive que leur corps se mette à onduler au rythme des morceaux secrétés par les enceintes présentes un peu partout dans la discothèque.

Soudain, Hugo s'arrête net et retient par l'avant-bras son compère de toujours. D'un signe de tête, il oriente son attention, là, juste devant eux, à quelques mètres.

— Eh, tu vois les deux filles là-bas ? Ça te dit, on tente ? demande Hugo, excité par la vision qu'il vient d'avoir.

Tanguy, dans cette salle à peine éclairée par des rais de lumière tourbillonnants, jette un vague coup d'œil dans la direction indiquée par son ami d'enfance. Son regard se pose sur deux jeunes femmes assises, seules. Il approuve mollement le choix. Timidité oblige.

Il n'a pas la drague dans le sang. Il préfère les rencontres fortuites, les coups de foudre.

— Si tu veux, vieux. Allons-y.

Hugo, d'un pas décidé et avant que d'autres vautours ne leur raflent leur pitance, se dirige vers une table proche de la

piste de danse. Elle est occupée par deux jeunes femmes de 25 ans ou à peine moins. Tanguy le suit.

Une brune,
cheveux mi-longs,
visage rond et,
de prime abord, regard doux.

Une blonde,
cheveux courts,
coupe au bol,
visage plus allongé,
regard attentif, méfiant.

Assises sur une banquette couverte de coussins moelleux, elles discutent, les jambes croisées, épaule contre épaule, tout en regardant les gens qui se trémoussent sur la piste de danse. Elles ne sont pas là pour un verre à l'œil ou pour un homme à la bourse bien remplie.

Non !

Elles veulent du divertissement avec des jeunes, drôles et bien éduqués et si en plus ils sont beaux, c'est la cerise sur le gâteau.

Comme à leur habitude, quand elles décident de se lancer dans une virée dancing, elles sont habillées pour l'occasion. Elles ont sorti leur attirail le plus clinquant, le plus classe, celui qui doit faire mouche.

Irrésistibles !

Hugo, seigneurial et presque maniéré, se penche par-dessus la petite table en direction des deux charmantes gonzesses.

— Bonsoir les filles ! Je m'appelle Hugo et voici mon ami Tanguy.

Tanguy, tout en faisant une discrète révérence, le verre incliné vers les deux femmes, salue, sa petite voix quasi inaudible peine à franchir les décibels qui inondent déjà l'endroit.

— Mesdemoiselles, bonsoir !

La fille aux cheveux plus clairs dévisage les deux types plantés devant elles, alors que son amie semble lui chuchoter quelque chose à l'oreille tout en regardant Tanguy avec une désapprobation qui frôle le dédain.

Tanguy croise le regard méprisant de la brune.

Il est profondément touché. Surtout que ce regard lui est lancé depuis un physique qu'il affectionne tout particulièrement. Ses pensées ne laissent aucun doute quant à son ressenti. Il n'avait encore rien dit, rien fait et le jugement tombait déjà, juste pour son apparence. Toujours la même histoire qui se répète à l'envi. Pas grave, il en a l'habitude et cela depuis de nombreuses années. Dommage, elle avait l'air si chouette ... de loin.

Une fois leur rapide petit conciliabule terminé, la blonde s'adresse aux deux fringants damoiseaux, impatientes d'avoir un retour.

— Salut les gars ! Moi c'est Flore.

— Et moi, Jordana.

— Flore et Jordana, sympas et inhabituels vos prénoms. C'est un réel et immense plaisir de vous connaître, rajoute

Tanguy avec une petite pointe de sarcasme dans la voix et gratifiant Jordana d'un sourire goguenard.

— Vous permettez qu'on s'asseye à votre table ? demande Hugo.

Quasi simultanément, les deux filles leur font un signe de la main pour indiquer les deux grands poufs libres. Les jeunes gens, sans se faire prier, y prennent place tout en remerciant.

En sirotant leur verre, ils discutent et font plus ample connaissance. Vu leur position, Jordana avec Hugo et Flore avec Tanguy.

La soirée bat son plein.

Flashback 2

Les fêtes chez Hugo

Samedi, 17 mars 1990, nuit.

Malgré l'exode rural moderne, autour des grandes agglomérations subsistent encore de charmants et bucoliques petits villages.

La maison des parents d'Hugo se trouve justement dans un de ces villages rustiques, bons à figurer sur une carte postale. Située à l'écart du grand axe qui traverse le bourg, légèrement distante du centre, il faut emprunter une petite route blanche sur quelques centaines de mètres pour l'atteindre. Elle se trouve légèrement en surplomb.

Dominante.

Elle est considérée comme une maison de maître, car tout autour on trouve un domaine plutôt conséquent qui devait être un rural par le passé. Avec les années, les champs ont cédé la place à un magnifique verger, riche d'un vaste assortiment de fruitiers.

Les propriétaires, du haut de leur magnanimité, laissent systématiquement leur récolte aux deux distillateurs du village. En échange de leur générosité, reconnue et appréciée, ils reçoivent de quoi ravir leurs invités huppés. Ils agrémentent le café d'un schnaps servi d'une bouteille sans étiquette, ce qui ne manque jamais de répandre un parfum d'interdit parmi les convives.

Bien que le printemps n'ait pas encore fait son apparition, à tout le moins sur le calendrier, la température de la soirée est plutôt agréable. Diverses portes-fenêtres et fenêtres sont ouvertes, laissant ainsi sortir les échos du bastringue qui a lieu dans la demeure.

Les parents d'Hugo sont en vacances et lui ont laissé les clés de la bicoque, en toute confiance. Ce n'est pas la première fois.

Dans le grand salon, une trentaine de jeunes femmes et jeunes hommes, tous dans les 25 ans, discutent, dansent ou boivent un verre. Certains sont affalés dans les divers divans et autres fauteuils qui ont été poussés contre les parois pour l'occasion, laissant ainsi un grand espace au centre de la pièce pour celles et ceux qui se défoulent en remuant leur anatomie.

D'autres se bécotent et se pelotent dans les coins plus sombres de ce grand living-room, éméchés qu'ils sont par l'amour qu'ils partagent ou désinhibés par les multiples rincées de gnôles diverses.

Flore et Jordana,
appuyées près d'une porte-fenêtre qui donne sur le jardin, discutent, un cocktail à la main. Leurs grandes gesticulations, au risque de renverser leur breuvage, et leurs

expressions corporelles laissent penser que leur discussion est animée. Malgré la résonance des tams-tams du « White and black blues » de Joëlle Ursull, quelques mots audibles prononcés par les deux amies de toujours permettent de comprendre clairement qu'il est question de mecs, peut-être même de jalousies. Il y a de l'animosité dans l'air.

Hugo et Tanguy,

en bons tauliers, apportent du ravitaillement liquide et solide pour leurs invités tout en discutant côte à côte, bouteilles et plateaux à la main. Ils posent les divers alcools ainsi que les plats couverts de petits canapés, de petits salés et de petits-fours sur les diverses tables hautes placées entre les divans et les fauteuils.

En faisant leur tour de salle, ils s'enquièreent du bien-être de leurs hôtes.

Ils passent devant les deux filles qui bataillent encore verbalement et Jordana lance un regard soutenu qui produit une certaine ivresse chez Tanguy. Il est surpris et ne peut s'empêcher d'admettre que le regard de Jordana a changé. Ou alors c'est la surdose alcoolisée qui adoucit son coup d'œil, habituellement fielleux !

Vu les meilleures prédispositions de Jordana, outre un regard tendre et brillant, elle reçoit en retour un sourire discret.

Pas assez discret !

Flore bouscule amicalement, soit, mais de manière un peu appuyée l'épaule de son acolyte qui, vu son état d'ébriété avancée, frôle la culbute.

— Tu fous quoi là, Jo ?

— Rien ! Occupe-toi de tes choux, Flo ! Ch’fais les yeux doux et ch’souris à qui ch’veux ! Merde ! Tu fais chier, j’ai raté Tanguy !

— Tu ferais mieux de t’asseoir. Tu es complètement bourrée, ma vieille !

Hugo, ayant remarqué le petit manège qui s’est installé entre son ami de toujours et son ex de fraîche date, le met en garde.

Il ne doit pas s’attendrir.

Ce n’est pas une femme pour lui.

En plus, elle est ivre et ne sait plus ce qu’elle fait.

Bref, Tanguy ne doit pas s’approcher d’une flamme qui pourrait lui brûler rapidement et irrémédiablement les ailes.

Et c’est à cet instant que Tanguy, du coin de l’œil, remarque que Jordana sort dans le jardin, pliée en deux. Il sait ce que cela signifie, il a vécu cela tant de fois avec la plupart de ses amis.

Il se presse d’aller chercher un grand verre d’eau à la cuisine, puis traverse le salon à foulées rapides. En sortant sur le pas de la porte-fenêtre, il la cherche et la repère. Elle est appuyée contre un arbre, à quelques mètres en contrebas.

Il la rejoint.

Les gémissements émis par la jeune femme ne font aucun doute : elle restitue à la nature les bienfaits alcoolisés dont elle a largement abusé.

Tanguy lui offre son soutien du mieux qu’il peut et lui tend le verre d’eau.

Après les derniers bruits de gorge et les dernières contractions stomacales, elle se rince la bouche. En même temps qu'elle recrache le liquide souillé, c'est un peu de sa dignité qui s'épand dans la nature.

Elle remercie le galant et s'accroche fermement à son bras de peur qu'il ne s'éloigne et surtout pour ne pas s'étaler au pied du majestueux feuillu.

Dans un ultime éclair de bon sens, elle lui demande de bien vouloir la ramener en ville. Elle ne veut pas se « payer la honte » en retournant dans le salon. Elle se relève et leurs regards se croisent. Pour la première fois, il ne se fait pas fusiller par ces yeux-là, car ils dégoulinent de tendresse. Pour la première fois, elle remarque combien le regard de Tanguy peut être doux. Elle se laisse envelopper par cette douceur. Son ventre gargouille et ce n'est pas à cause de l'alcool. Une sensation jamais ressentie auparavant et elle aime ça.

Pour la soutenir, il passe son bras dans son dos et la tient fermement par la taille. Pour s'agripper, elle met sa main sur sa nuque et sa tête s'appuie sur son épaule masculine. Elle le serre fort, tant qu'elle peut, tant et plus.

Ils n'ont jamais été aussi proches.

Ils quittent la fête.

Flashback 3

La voiture

Samedi, 14 avril 1990. Tôt.

Tôt dans une matinée qui tarde à naître, le sifflement typique du turbo de la Delta HF Integrale V16 résonne entre les immeubles et maisons de la ville. La voiture sportive monte le long de la rue du Viaduc et arrive devant un immeuble de quatre étages.

Le bolide italien,
rouge,
aux ailes élargies et
aux jantes blanches,
se parque sur une place libre, juste sous un lampadaire
qui éclaire mollement le pur-sang rital de deux cent quatre-
vingts chevaux.

Tanguy éteint le moteur d'un tour clé et tire le frein à main. Puis, il baisse le volume de son autoradio. Le « *Don't give up* » de Peter et Kate devient moins puissant, mais reste néanmoins toujours très réel.

Jordana est assise à la place du passager.

Son cœur bat, fort, très fort.

Elle est collée à l'appuie-tête, les yeux fermés, comme hypnotisée par la maestria du pilote à dompter toute cette puissance. Elle se relève légèrement et se tourne vers lui tout en posant sa main sur l'avant-bras masculin, à nu.

— Merci de m'avoir raccompagnée jusque devant chez moi. T'est gentil, Tanguy.

En silence, une main toujours posée sur le pommeau du changement de vitesse, Tanguy porte l'autre main sur le volant et se penche en avant jusqu'à ce que son front s'y appuie.

Son cœur bat, fort, très fort.

Un long et épais silence s'installe dans l'habitacle.

Après quelques instants, il tourne la tête afin de regarder Jordana, puis se rabat lentement sur son siège semi-baquet, toujours en dévisageant la jolie brune aux yeux marron foncé. Avec ces yeux-là, elle ferait pâlir n'importe quelle femme méditerranéenne.

Il n'est pas très branché détails physiques, mais là, avec son regard chaleureux et profond, elle correspond pile-poil aux canons de beauté qu'il s'est lui-même fixés pour déterminer celle qui pourrait lui plaire, lui ravir son cœur. Ce regard qui sait émoustiller tous ses sentiments.

— Pas de quoi, grande fille ! Et merci pour le compliment, ma gentillesse est certainement ma meilleure qualité actuellement, si ce n'est la seule, admet-il en soupirant.

Le silence reprend possession de la voiture.

Jordana retire sa main du bras de l'homme en une douce caresse et se tourne dans la direction opposée. Par la vitre, elle regarde l'entrée de son immeuble qui se trouve à quelques pas et qui l'invite à rentrer chez elle. Seule ?

Sa main s'approche de la poignée d'ouverture de la portière. Elle se ravise. Elle n'arrive pas à le quitter. Pas ainsi, pas si vite.

D'un mouvement très décidé, elle se retourne vers son chauffeur.

— Non, Tanguy ! Non ! Je ne suis pas d'accord avec toi. Je ne crois pas que ce soit ton unique qualité ! dit-elle en posant doucement la main sur l'épaule du jeune homme qui ne cesse de l'étreindre affectueusement des yeux.

Échange de regards gênés.

Soupirs, sourires.

Et ce silence qui ne cesse de revenir.

Leurs yeux s'emplissent de tendresse.

Tanguy baisse les siens pour prendre la main de la demoiselle.

— Non, bien sûr, ce n'est pas la seule, mais les autres se sont volatilisées ! Je crois qu'elles se sont bien cachées ou qu'elles se sont fait happer par les tourbillons de mes sentiments inassouvis ou inavouables. C'est le capharnaüm dans ma tête et mon cœur. Le bordel absolu !

La main de Jordana déplace une mèche de cheveux qui tombe sur le visage de Tanguy. Elle veut voir ses yeux, ce regard qui la fait chavirer. Ces yeux qui l'emmènent à chaque fois dans une dance lascive, dans un monde de concupiscence et de plaisir.

— Inassouvis ou inavouables. Quel poète tu fais, mon cher ! À toi de les avouer, à toi de les assouvir.

Il lève ses mirettes et la regarde fixement.

Il fait chaud, il fond.

Un long silence, encore lui, rapplique à nouveau.

Leur cœur bat, fort, très fort.

Leurs visages se rapprochent insensiblement.

Elle caresse sa joue glabre, puis sa main glisse gentiment sous l'oreille et ses doigts épousent sa nuque, son pouce continuant de lui caresser la joue.

Il en frémit.

D'un geste tendre et précis, il fait passer les cheveux de Jordana derrière son oreille et, dans le même élan, sa main glisse vers l'arrière de la tête de la belle brune, à travers sa courte chevelure.

Elle en frissonne.

Dans un mouvement simultané, sans à-coups, les deux portraits se rapprochent jusqu'à ce que leurs visages et leurs fronts s'effleurent doucement.

Leurs regards s'étreignent, s'enlacent en une vraie parade nuptiale. Les commissures de leurs lèvres se caressent, dans un subtil échange de fluide corporel.

Le long silence vient amplifier l'extase.

Leurs corps se tendent, au bord de la rupture.

Jordana chuchote, pantelante.

— Pas si cachées que ça tes qualités.

Joue contre joue.

— Tu es attentionné ... serviable et doux ... toujours à l'écoute ...

Elle pose un baiser, juste sous son oreille. Son excitation le gagne de partout.

— Tu jongles adroitement entre le sérieux et l'amusement ...

Sa main quitte la nuque du gaillard et ses doigts s'entremêlent à sa chevelure.

— Tu me ravis avec tes textes ... tu me fais vibrer ... et rire ...

Dans un mouvement très lent, elle vient poser son front sur le sien. Leurs souffles s'entrelacent.

— Tu es très responsable ... comme ce soir.

Les paupières de Tanguy font le noir autour de lui.

Un long silence enveloppe les deux êtres d'une chaleur sensuelle. L'image de deux corps nus enlacés virevolte dans leur esprit.

Il fait glisser sa joue parfaitement rasée et douce contre celle de la jeune femme et son menton vient s'appuyer sur l'épaule légèrement dénudée de Jordana. Ses bras enlacent la fille qui clôt les persiennes à son tour.

— Être un gars responsable, ce n'est pas vraiment ce dont j'ai le plus envie ce soir.

Jordana passe ses deux bras autour du jeune homme et l'enserme fort contre elle. Une étreinte à couper le souffle.

— Moi non plus ...

Une larme coule.

Le soleil pointe.

Flashback 4

Le mariage

Vendredi, 3 juillet 1998, 15h04.

Au-dessus des rangées de maisons de la vieille ville, un soleil mitigé brise le plafond oppressant des nuages.

Les parapluies des promeneurs se ferment.

Sous l'effet des rais de l'astre revenu, les gouttes d'eau encore présentes sur les feuillages scintillent et la pluie qui s'évapore de l'asphalte, en train de se réchauffer, crée de petits bancs de brume légère.

Un couple, tiré à quatre épingles, sort de l'Hôtel de Ville, suivi par un autre couple, également paré de ses plus beaux habits et atours. Ils sont entourés par une quinzaine de personnes, tout sourire, qui les acclament et leur lancent des pétales roses, du riz, des hourras et des applaudissements ainsi qu'un concert d'encouragements.

— Vive les mariés !

— Bravo Sara !
— Bravo Tanguy !

Les deux trentenaires qui viennent de convoler en justes noces devant la mairesse de la ville, visiblement aux anges, se fraient un chemin pour monter à l'arrière d'une Packard 745 Roadster dûment décapotée, apprêtée pour l'occasion et qui semble tout droit sortie de la collection des frères Schlumpf.

Sara,
en tenant sa longue robe pourpre d'une main, s'installe sur la banquette arrière. Elle affiche le sourire d'une femme heureuse. Elle est aux anges. Elle rayonne. Elle a son homme, le bon, celui qui lui a fait découvrir un amour pur.

Tanguy,
costard bleu nuit et papillon, un pied dans la voiture, se retourne pour un dernier salut de la main à la petite foule composée de leur famille et de leurs amis proches.

Il croise le regard triste et larmoyant de Jordana. Elle ne sourit pas.

Les deux se fixent, l'ombre d'un instant. Moment fugace. Peu importe la longueur du moment, ces deux regards-là auront toujours en commun une complicité langoureuse inscrite à vie dans leurs gènes.

Tanguy baisse la tête et grimpe sur son siège. Il claque la portière, comme un signe du destin.

Elle ?

Elle reste là,
plantée sur le trottoir,

complètement hébétée,
incrédule.

L'« Oldtimer » fait rugir ses huit cylindres et démarre dans une nuée de poussière et de gaz d'échappement.

Jordana se retourne,
elle blêmit,
laisse tomber son sac à main pochette de chez Zadig & Voltaire,
chancelle et
s'accroche à Flore pour ne pas se retrouver au sol.

L'inscription « Just Married » disparaît au bout de la rue en emportant avec elle le bruit métallique des boîtes de conserve ainsi que les illusions d'une jeune femme.

Une vie à deux commence.